

**Alhierd Bacharevič**

**Les Enfants  
d'Alendrier**

**Extrait**

## Avertissement

Toutes les parties du texte en italique signalent la présence d'une autre langue que le biélorussien littéraire dans le texte original, et majoritairement celle de la langue russe, que celle-ci soit employée par les personnages dans sa forme littéraire et standard ou pas. Ce marqueur visuel pourra ainsi permettre aux lecteurs de repérer par la graphie l'emploi, par les personnages, de deux langues distinctes, notamment dans les dialogues, et ceci quels que soient les niveaux de langue utilisés par eux dans chacune de ces langues—biélorussienne et/ou russe. Un travail éditorial a en outre été parfois nécessaire pour préciser, à l'intérieur même du texte, dans quelle langue ou dans quel niveau de langue—biélorussien, russe, mélange des deux ou autre pratique linguistique non nécessairement normée—, parlent les personnages en fonction des situations. Nous sommes en effet parties du principe que ce qui peut paraître évident à un lecteur biélorussien qui évolue dans un environnement diglosse, voire bilingue, et qui saura sans difficultés distinguer *a minima* le cyrillique biélorussien du cyrillique russe à l'écrit ne peut pas être aussi limpide pour un lecteur francophone qui n'aura à sa disposition qu'une traduction de toutes les langues du texte en une seule langue et une seule graphie. Ces retouches éditoriales nous ont ainsi paru d'autant plus importantes que, même si l'auteur a élaboré l'ensemble de son récit en biélorussien littéraire, cela ne signifie pas que le biélorussien littéraire se présente comme la langue pivot de tous les personnages du récit. Dans cette histoire qui montre la langue dans tous ses états, la difficulté de traduire tenait aussi au fait que certains personnages, mélangeant les deux langues, parlent tantôt russe en biélorussien et tantôt biélorussien en russe. Mais le principal défi consistait sans doute à traduire le biélorussien littéraire en français au même titre que le russe littéraire, et ceci sans préalablement lui imputer le statut et/ou la nature de patois

ou de variante de la langue russe. Une telle grille de lecture essentialiste et au caractère purement idéologique aurait risqué de dénaturer la démarche parfaitement bilingue de l'auteur. À noter enfin que toutes les notes de bas de page destinées à souligner les nombreuses allusions et références présentes dans le texte original sont des traductrices.

*À ma femme Yulya*



*Ce qui compte ce n'est pas tant l'exactitude de notre histoire  
que la personne qui la raconte.*

Tsering Wangmo Dhompa,  
Poétesse tibétaine



## 1

### Les loups ont mangé ma sœur

Les loups ont mangé ma sœur. Liochyk fut si troublé par ces mots qui venaient, on ne sait pourquoi, de lui traverser l'esprit – comme si, sans s'en apercevoir, il les eut avalés avec une feuille de myrtille sur laquelle aurait été collé un petit scarabée au dos barré d'un rayon de soleil –, qu'il s'arrêta soudain de mâcher, se redressa, plissa les yeux et, dans une peur solennelle, prononça :

– Les loups ont mangé ma sœur.

La voix sonna comme si elle n'avait jamais appartenu à Liochyk, mais à quelqu'un d'autre.

Comme si quelqu'un se tenait dans son dos.

Il ouvrit les yeux et se retourna – par chance, les gesticulations indolentes des sapins ne laissaient plus rien deviner de sensé et la mimique du soleil n'insinuaient rien. Mais les mots et la vérité retentirent comme si, au milieu des broussailles de myrtilles, une sorte de bouche verte s'était ouverte, avait bougé les lèvres et prononcé tout ce qu'il n'aurait jamais fallu dire. Surtout en présence de cette sœur qui, à ce moment-là, était redevenue invisible. De temps à autre, elle apparaissait entre les arbres, aux endroits les plus inattendus, comme sortie de terre, et il semblait à Liochyk que Liocia creusait des passages souterrains plutôt que de se régaler de baies.

Et la voilà qui surgit subitement sous ses pieds en perçant la mousse mais, tandis que les buissons de myrtilles en frémissent encore, l'horrible phrase demeure suspendue en l'air, s'accroche à une toile d'araignée, y frétille comme une sorte de non-dit, sans que Liochyk ne sache quelle pourrait bien en être la suite. Et Liocia de sauter sur lui, de tout son poids sur le soleil avec elle satisfait, le faisant simplement tomber sur les myrtilles, commençant à l'étouffer, à l'étouffer avec ses bleus doigts-monstres.

– Bleus, bleus, enlève-les !

– J'enlève pas !



Et les yeux de Liocia étaient tout près-tout près et, d'un éclat, comme sur les photos, rouge. Soudain, il imagina qu'un stylo avait fui dans la poche de Liocia, qu'il mouillait son short, qu'il coulait sur ses jambes, qu'elle fourrait sa main dans son short, qu'elle en extirpait le stylo, que ses doigts en ressortaient bleuis, et d'un bleu si collant, qu'il allait falloir tout jeter, tout, parce que plus rien n'était récupérable.

Mais ce n'était pas de sa faute, c'était de la faute à ces enivrantes boulettes acides, à ces pilules à cause desquelles toutes sortes de bêtises s'immisçaient dans les têtes et oppressaient les poitrines. Des myrtilles, abrutilles, abrêts-noirs noirissimes : pas de simples abrutissants, mais un genre d'abrutissants *forte*. Et sous ses yeux scintillaient les magnifiques et verdoyantes écailles de la forêt. Et respirer était difficile, et ses doigts n'obéissaient plus, et ils vivaient, comme par eux-mêmes. Il était impossible de se détacher des myrtilles.

Il est vrai que les myrtilles ressemblaient aux comprimés qu'on leur donnait au camp. Ces comprimés étaient faciles à différencier par la couleur. Bleus-foncés étaient ceux qu'on leur donnait après le petit-déjeuner. Les filles disaient que c'était pour la mémoire. Les filles en savent toujours un peu plus, même s'il est connu qu'il ne faut jamais les croire. Avec ces pilules bleues, presque noires, on devenait comme ensorcelés : quoi qu'on entende, quoi qu'on voie, plus jamais on ne l'oubliait. Et vraiment, la nuit, au camp, on se souvenait de chaque jour vécu avec de tels détails, si vifs, si envahissants, qu'il était ensuite difficile de s'endormir. On se souvenait de chaque mouvement, de chaque son : le bruit des cuillères à la cantine, la manière dont rampait dans le ciel le drapeau sur le mât, puis le choc du coup lifté sur la toujours froide, semblable à une pierre tombale, table de ping-pong en pierre... Liochyk n'avait pas appris ce lift et, de toute évidence, il ne l'apprendrait jamais. Là où ils allaient, nul ne saurait d'ailleurs dire s'il y aurait du ping-pong.

Au camp il y avait encore les comprimés verts, les « vitamines », et aussi les marron, les plus dégoûtants. Liocia refusa pendant longtemps d'admettre le genre de rumeur qui circulait parmi les filles à propos de ces capsules allongées—pour dire

finalement que, en vérité, personne ne savait rien. C'est simplement que, après ces pilules marron, on ne sait pourquoi, on avait envie de s'enfouir. Tolik, celui qui s'était encore récemment fait dessus au lit, d'ailleurs, procéda. Les éducateurs le trouvèrent un soir derrière la cuisine, enterré jusqu'au cou dans du gravier ; quelqu'un lui avait mit deux capuchons de pâte à dents dans les narines. On décida de ne rien dire au directeur, puis on s'étonna fort longtemps, car comment Tolik avait-il pu s'enterrer lui-même ? Si soigneusement, jusqu'au menton, bien que pour trouver plus maladroit, myope, vilain et inadapté à la vie que Tolik, il fallait se lever de bonne heure.

En se remémorant tout cela, Liochyk grimaça tant sa bouche devint aigre, puis il regarda autour de lui. Les myrtilles alentour ne devenaient pas moins nombreuses, au contraire, il semblait qu'elles repoussaient instantanément sur les buissons à peine dénudés. Un myrtillier éternel, le buisson ardent. Sans les moustiques, qui sait s'il se serait souvenu de quel côté était garée leur voiture.

Probablement, avec Liocia, eux aussi faisaient penser aux moustiques. Ils ingurgitaient les myrtilles, bourrant précipitamment leur bouche avec ces idiots de roule-petit-pois, en se léchant les paumes. Ils engloutissaient comme s'ils avaient volé ces myrtilles, comme s'ils avaient voulu s'empoisonner avec. Tantôt s'approchant, tantôt s'éloignant à nouveau ; tournant fiévreusement autour des arbres, fourrageant avec leur nez dans la terre. Ils avaient pris cette habitude avec Liocia—se hâter.

Les loups ont mangé ma sœur. Au Moyen Âge, par exemple, ce fait biographique n'aurait jamais étonné personne, pensa Liochyk. Ce sont des choses qui arrivent, aurait-on dit. L'hiver dernier, un rat a mordu ma tante—auraient dit les gens au Moyen Âge, puis elle est morte de la peste. Bubonique. Ma sœur à moi a épousé un porcher bossu. Mon oncle à moi est parti libérer la Terre sainte puis, plus personne n'a plus jamais entendu parler de lui... Liochyk se souvint de la manière dont l'éducateur avait dit la veille à l'heure du rassemblement général qu'il allait leur organiser un véritable Moyen Âge parce que Tolik avait refait pipi au lit. L'éducateur avait en tête qu'ils seraient à nouveau

attachés. Comme s'il savait, ce sadique, ce que c'était, le Moyen Âge. Au Moyen Âge, les parents savaient, en mettant au monde leurs enfants, qu'une moitié à peine de leur portée survivrait jusqu'à l'âge de seize ans. Liochyk n'avait pas encore seize ans. Mais il savait qu'il survivrait. Cette force était présente dans tout son corps—même en t'étirant simplement, tu sens que tu pourrais soulever un pays entier et l'emporter sur tes épaules. Peu importe vers où. Les éducateurs disaient que le camp l'endurcissait. Et Liochyk y croyait, car il n'avait jamais rien ressenti de tel auparavant. Avec cette force—qu'elle provienne des myrtilles, des sapins ou du soleil—, il pouvait tout réussir.

Curieusement, il ne ressentait jamais la faim. Ce matin encore, ils s'étaient réveillés au camp entre les habituels murs en bois de leur baraquement, et ils avaient même réussi à prendre leur petit-déjeuner à la cantine—du lait, de la bouillie, du pain beurré, du fromage, celui que Liocia n'avait pas pu terminer et qu'elle lui avait donné. Ensuite, ils avaient pris leurs pilules. Aujourd'hui, ils étaient dispensés d'aller au Cabinet médical et avaient un peu plus de temps libre. Lorsqu'il n'y avait pas Cabinet, ils allaient toujours marcher sous les sapins après le petit-déjeuner, se donnaient rendez-vous près des toilettes—c'est là, derrière les cabines en bois, tout près de la clôture, qu'était leur jardin secret : des fauteuils empilés en tas, un vieux piano dans lequel vivaient des souris, des affiches faites au pochoir, mais toujours avec des fautes ; à même l'herbe, de vieilles croisées de fenêtres entre les vitres desquelles vivait aussi une présence. Ainsi, parfois, lorsqu'il faisait beau, sur le verre apparaissaient d'étranges reflets—tantôt des ombres, tantôt des silhouettes, derrière le dos desquelles, au plus profond du verre, scintillait un couloir illuminé empli d'arabesques indolentes de poissons. Apparu le sentiment d'une magie tridimensionnelle propre à ce monde vitré et, un jour, Liocia dut admettre qu'elle ressentait à chaque fois l'envie d'entrer tout simplement dans le verre, car elle savait que c'était possible.

—N'y va pas, supplia-t-il sa sœur.

Mais elle le regarda aussi sévèrement qu'une nonne.

Là-bas, près de la clôture, la terre était couverte de pâles pommes de pin grises et d'aiguilles immobiles, également pâles comme si elles avaient été saupoudrées de sucre, et sur lesquelles ils trottaient, de ci de là, en percevant comme les bruissements étaient agréables sous leurs pieds. Parfois, ils s'allongeaient sous les sapins, parlaient de ci et de ça, sans pourtant jamais mentionner le camp. Derrière les sapins commençait la clôture, un grillage métallique derrière lequel il y en avait encore un autre, identique, comme lui-même tombé dans un piège, la forêt. Et voilà que, ce matin là, près des sapins, quelqu'un les interpella.

Cela s'était déjà produit avant. Avec Liocia, ils approchèrent sans crainte—il leur paraissait incroyable que quelqu'un puisse pénétrer ici, derrière la clôture, à l'intérieur du camp. Le camp possédait une entrée : un portail peint en jaune au-dessus duquel était suspendu un cercle truffé de protubérances brillantes et, d'une certaine manière—ils le savaient—, ces protubérances les protégeaient et le cercle était, d'une façon ou d'une autre, relié au grillage, à son périmètre, dont ils n'avaient pas encore eu le temps de faire le tour. C'est pour cela que, sur le moment, lorsque la voix de l'autre côté du grillage les appela par leur prénom, ils ne ressentirent aucune crainte. Il est vrai que Liocia avait dit que, s'approcher de la clôture n'était pas tout à fait sans danger—au cas où ceux de là-bas, ceux de l'autre côté, auraient eu des crocs pour attraper les gens et pour les exfiltrer du camp vers la forêt. Une fois, tandis qu'ils venaient juste d'être amenés ici, un vieil homme leur avait parlé, leur avait même proposé de goûter des noisettes en les leur passant par les trous de la clôture. Ils s'étaient tus, tandis que l'homme avait parlé sans arrêt, et c'est tout juste s'il ne pleurait pas. À l'époque, ils ne connaissaient pas encore suffisamment bien La Langue. Cette fois-là, Liocia s'était approchée plus près et Liochyk lui avait emboîté à contrecœur le pas. C'est alors que l'homme leur avait tourné le dos. D'une main, il leur passait des noisettes à travers la grille, mais l'autre main, il la mettait dans sa poche : drôle de posture. Et cela pouvait durer toute une éternité. Et les noisettes tombaient sur les aiguilles de pin, car combien en avait-il, de ces noisettes : des milliers, des millions ? Et les mots s'envolaient vers la forêt pour se transformer en soupirs et en gémissements.

– Ce sont des noisettes empoisonnées, avait dit Liocia quand l’homme fut enfin parti et que son dos vexé eut disparu derrière les arbres. On n’en mangera pas.

Puis ils s’étaient éloignés.

Mais le plus souvent, de l’autre côté du grillage, se tenaient des garçons des villages voisins, grimaçant avec force convulsions et jouant aux idiots pour attirer sur eux l’attention.

– Hé, les petits débiles! criaient-ils, et leurs voix devenaient de plus en plus sonores. Comment allez-vous, les demeurés? Crétins! Crétiiiiins! Comment ça va, les crétins? On vous soigne? On a été faire sa piqûre? On vous a lavé vos petits crânes? Parfois, un de ces voyous sortait sa verge du pantalon et l’agitait gaiement, mais ça, c’étaient pour les plus courageux, les autres montraient simplement le hâle de leurs fesses. Liocia souriait sans les quitter des yeux. Mais Liochyk avait envie de balancer quelque chose là-bas, derrière le grillage. Comme ça, pour que ça touche quelqu’un. Pour que ça saigne. Liochyk aimait quand ça saignait.

Pourtant, ce matin-là, tout se passa différemment, complètement, complètement différemment.

Ce matin-là, de l’autre côté du grillage, quelqu’un les appela vraiment par leur prénom. Leur vrai prénom.

– Liocia! entendirent-ils d’une voix chuchotée. Hé, hé! Liochyk!

Ils se regardèrent l’un l’autre. Mais la voix appelait, insistait, exigeante, basse et très reconnaissable. C’est là que Liochyk prit sa sœur par la main et qu’ils coururent à toutes jambes vers les sapins près du grillage. Cependant, à quelques mètres de la clôture, ils s’immobilisèrent. Ils savaient qu’il était interdit d’approcher plus près. C’est que, même les voix familières peuvent aussi avoir des crocs aux extrémités.

C’était leur père. Il se tenait de l’autre côté, les appelait, et son visage s’éclairait à mesure qu’ils approchaient, comme si la forêt avait écarté doucement au-dessus de lui ses parures. À côté du père se tenait une jeune femme aux courts cheveux jaunes, et qui observait Liocia et Liochyk avec un intérêt si mal dissimulé que Liochyk évitait de regarder dans sa direction.

–Par ici, plus près! chuchota le père.

Et ils firent quelques pas de plus vers le grillage. Le père passait les doigts au travers et, en cela, il y avait quelque chose de laid : ses doigts bougeaient, ses doigts étaient dans le camp, tandis que le père se tenait en dehors.

–Il veut qu'on le touche, dit Liochyk.

–Tu ne dois pas venir ici! dit Liocia, en jetant sur son père—il ne l'avait jamais vue comme ça—, un regard suppliant qui se retournait constamment. Nous devrions déjà être sous le préau. Il y a un concours aujourd'hui, nous l'avons préparé!

Bizarrement, Liochyk l'avait oubliée. La chanson qu'ils avaient apprise. La chanson était bourrée de mots tordus sur lesquels, qu'on le veuille ou non, on trébuchait. Par exemple, «crépuchecoule». Il s'était entraîné toute la semaine. Crépuchecoule, Crépuchecoule. Le crépuche coule. «Le prépuce roule», ça, il pouvait le prononcer, mais «le crépuchecoule»—seulement en bandant douloureusement ses mâchoires.

–Taisez-vous! articula rapidement le père en s'agrippant au grillage avec ses doigts. On fait tout vite, en silence et on m'écoute. C'est Katsia, elle ...

Et ce fut avec un air de pitié que, leur sembla-t-il, il regarda cette femme.

–Elle nous aide. Et maintenant, patientez un peu...

Sans crier gare, cette Katsia sortit de son sac à dos d'énormes cisailles qui ressemblaient à celles qu'ils avaient vues dans le Cabinet—ces cisailles de cabinet étaient accrochées au mur, écartaient leurs pinces; le docteur ne les avait jamais décrochées, mais on ne sait pourquoi, elles attiraient à chaque fois le regard de Liochyk. Katsia les passa au père, le père les lâcha, tomba à genoux, se releva, les cisailles se ranimèrent dans ses mains, cliquetèrent—c'est qu'il était très pressé. Aussi loin qu'ils s'en souvenaient, il avait toujours été pressé. Le père attrapa les cisailles à deux mains et commença à couper les barbelés.

C'était plus difficile qu'il ne l'imaginait—le père soufflait, essuyait la sueur sur son front et sa lèvre supérieure dansait drôlement sous son nez. De temps en temps, il regardait tantôt Liocia tantôt Liochyk d'un air suppliant, comme pour leur

demander de l'aide, mais ils restaient debout en silence à le regarder souffrir. Katsia les observait attentivement, parfois en se détournant nerveusement. Liochyk craignait lui-aussi que le bruit n'alerte quelqu'un. Quelqu'un du groupe des éducateurs. Comment cela pouvait-il se terminer? Liochyk tâchait de ne pas y penser. Peut-être, dans le sang.

– Mais qu'est-ce qu'il y a, là? Quoi? Pourquoi tu traînes? s'impatientait Katsia en chassant les moustiques. Tu as oublié ou quoi...

– Une seconde, gémit le père. Les cisailles glissaient et n'obéissaient pas. On va l'avoir, une seconde. Hop!

Liocia regarda Liochyk.

Et Liochyk regarda Liocia.

Ils soupirèrent, se prirent par la main et avancèrent lentement vers le père. Le barbelé s'accrocha au T-shirt de Liochyk, mais Katsia le libéra délicatement, comme si elle en avait extrait une épine.

– Tout ira bien, dit le père. Je vous aime. Plus jamais nous ne...

Et il se mit à pleurer en caressant les cisailles. Katsia dut les lui arracher des mains.

– Finissez-en avec cette folie! dit-elle en ramassant le sac à dos. Ne perdons pas de temps! Plus tard, plus tard!

Et voici qu'ils couraient déjà sur la colline, Katsia en tête, suivie par le père qui tenait Liochyk par la main; derrière eux, Liocia, et la forêt se faisait moins dense tandis que, quelque part au lointain, on pouvait entendre travailler un tracteur. Ils dévalèrent la pente en sautant par dessus les ruisseaux, puis en marchant sur les souches, puis en surgissant sur la route. C'est là que, dans leur voiture, le nez embusqué dans les buissons et chauffée au soleil, se débattait un gros taon. Les portes ouvertes ne faisaient sur lui aucune impression. Ils démarrèrent ainsi avec le taon qui tourbillonnait entre eux comme un enragé, puis ils filèrent sur le chemin forestier en emportant avec eux la chaleur et une aiguille de pin sur le pare-brise, laquelle ne voulut jamais déchoir malgré les soubresauts de la voiture sur les taupinières et le bois mort.

Liochyk et Liocia étaient assis à l'arrière et regardaient comment la forêt tressautait derrière les vitres, mais Liochyk

crut distinguer un instant les barbelés en un éclair entre les arbres. C'était un grand camp. Un camp, dans lequel il y avait désormais un trou. D'une taille suffisamment large pour laisser passer un enfant au travers. Et, par ce trou, différents événements allaient pouvoir désormais advenir au camp.

Le père regagna une départementale, les soubresauts cessèrent et, pour la première fois depuis tout ce temps, il se mit à sourire. Il les regarda dans le rétroviseur, mais comme ni Liochyk ni Liocia ne souriaient, le père redevint sérieux.

– Ne pas s'arrêter, ne pas s'immobiliser... Vous avez faim? Hé, Liochyk? demanda-t-il. Ce n'est rien, nous arriverons bientôt en lieu sûr, et là...

– Dommage, nous ne pensions pas que tu serais là, dit Katsia en se retournant pour caresser la tête de Liochyk. Cela déplut à Liochyk. C'était comme si elle avait fait ce geste juste pour plaire au père, cette femme aux cheveux jaunes, dont les yeux brûlaient d'envie de quitter son beau visage. Katsia tendit un paquet de chips à Liocia, ils renoncèrent à les manger, continuèrent à rouler comme ça: Liocia le paquet en main et Liochyk, tendu, collé à la vitre. À l'arrière, les uns après les autres défilaient des villages, des bourgs, puis à nouveau des villages—semblables à de vieux meubles posés sur l'herbe qui attendaient que, après s'être un peu reposés, bientôt, des bras forts les saisissent pour les porter en haut de l'escalier. De ci de là, sur les bas-côtés, des gens assis étalaient simplement des pommes, des baies.

– J'ai faim! lança soudain Liochyk, et le père faillit ralentir pour s'arrêter près d'un groupe de ces vendeurs planté là au soleil sous leurs panamas dégueulasses.

– T'es fou? cria Katsia, on ne peut pas s'arrêter! Et toi, mange tes chips! Elles sont là, tes chips!

Et leur voiture reprit du souffle. Mais elle avait beau hurler en s'envolant plus loin, le sentiment était tout de même qu'ils roulaient de plus en plus lentement... À tel point que Liochyk pouvait avoir l'impression que les vendeurs parvenaient, depuis le bord de la route, à le regarder droit dans les yeux. Katsia le remarqua et dit au père:

– Ça vaudrait pas mieux qu'ils se couchent par terre? On pourrait les repérer! Regarde les yeux qu'ils font, on dirait des radars!



Le père ne répondit pas. Liochyk regardait toutes ces prunes, poires, cerises, fraises des bois et champignons que personne n'achetait – ils avaient l'air d'attendre avec les gens d'être pris en stop et emmenés en ville. Si j'avais été au volant, j'aurais pris ce seau-là, pensa-t-il. Avec les cerises. Et je l'aurais mis à la place de Katsia. Et j'aurais laissé descendre le seau là où il l'aurait demandé. Mais peut-être que je ne l'aurais pas laissé descendre. Je l'aurais emmené dans la forêt et je l'aurais mangé. Puis, j'aurais jeté le seau vide dans un lac après l'avoir rempli de cailloux. Et personne n'en aurait rien su. Il jeta un œil sur Liocia et pensa que, voilà quelqu'un le comprenait. Comme personne.

– On aurait dû leur prendre un jeu, des jouets, dit la nuque inquiète de Katsia. Ou enregistrer un dessin animé sur ta tablette. Ils vont s'ennuyer. On a encore à rouler, et à rouler encore!

Elle tenait sur ses genoux une grande carte qu'elle faisait présentement mine d'être affairée à étudier.

– Katsia! articula doucement le père. Essaie de comprendre. Ce ne sont pas des enfants comme les autres...

D'une main, il sortit de la boîte à gants un livre, et Liocia comme Liochyk se jetèrent si avidement dessus qu'ils faillirent le déchirer. Il s'agissait de *L'Atlas routier allemand de l'Europe de 1939*. Ils se rapprochèrent l'un de l'autre et commencèrent à le feuilleter avec ardeur.

– Regarde! Regarde! Ici, les inscriptions en polonais sont barrées! cria Liochyk.

– Point de départ, Breslau! proposa Liocia.

– Et tous à Dantzig! la prévint sévèrement Liochyk. Okey.

Leurs doigts glissaient sur la carte tandis qu'ils lisaient les noms à haute voix. Cette affaire les occupa pendant une demi-heure. Puis Liochyk s'aperçut que Liocia s'était endormie sur son épaule. Lorsqu'il jeta un coup d'œil par la fenêtre, il vit un loup.

À vrai dire, ce n'était pas tout à fait un loup.

Une énorme jeep les doublait et, dans cette jeep, se tenait dans le dos de deux adultes un chien qui regardait Liochyk comme s'il s'efforçait de se souvenir de lui. Un chien gris-roux, trapu, aux muscles latéraux du cou tendus, portant un collier, dont les picots brillaient au soleil impétueux de la route, et aux

oreilles dressées bien droites. Les yeux du chien étaient profonds-profonds. À côté du chien, un garçon vêtu d'un marcel faisait de vilains gestes en direction de Liochyk. Tout cela dura probablement une minute. La jeep les doublait inéluctablement sur cette large route qui montait peu à peu vers un ciel haut et transparent, emmenant avec elle de vastes champs, jaunes comme les cheveux de Katsia. À ce moment-là, Liochyk fit un bref mouvement des yeux, comme pour faire un clin d'œil au chien, mais sans les fermer, juste en louchant d'un œil – et le chien remua, puis, en un éclair, il planta ses crocs dans l'épaule dénudée du garçon. La méchante gueule s'ouvrit aussi grand qu'elle le put, et le garçon en fut comme retourné jusqu'aux amygdales. Devant les yeux de Liochyk tout devint rouge, comme quand on bronze le nombril au soleil – mais plus loin il ne vit plus rien, la jeep les doublait, s'élançait en avant et, à ce moment-là, la corde tendue de la vitesse se rompit, la jeep vacilla et s'arrêta sur le bas-côté.

Leur compagnie poursuivit son envol. Le père ne remarqua rien, il considérait Katsia qui lui répondait par des regards un peu étranges et Liochyk pensa que ces deux là, à l'avant, auraient beaucoup aimé qu'il s'enfonce maintenant lui aussi dans le sommeil. Ils en tremblaient, pensait dire Liochyk à Liocia, cependant qu'elle dormait, mais la réveiller, il ne le souhaitait pas. Les deux adultes se balançaient sur les sièges avant, enivrés par la vitesse et le danger. Or il est interdit de prendre le volant lorsqu'on est ivre. Liochyk brûlait d'envie de dire tout cela, mais il comprit que lui-même dormait déjà depuis un moment.

– N'oublie pas de tourner, dit Katia au père en se pouléchant les babines.

Ils dévièrent sur un chemin forestier, et là, Liocia s'éveilla. Elle regarda la tache humide qui s'était répandue sur le T-shirt de Liochyk, puis jeta un coup d'œil sans comprendre à travers la vitre.

– Où est passé le taon ? Le gros ?

Il est vrai qu'on ne l'entendait plus depuis longtemps.

– Il est foutu, dit Katsia.

– On étouffe ici.

Mais elle interdisait d'ouvrir les vitres. Et le père obéissait.

L'asphalte se terminait bientôt. Il s'en suivit de véritables remous. On aurait pu croire qu'ils revenaient à l'endroit d'où ils étaient partis. Mais le camp était loin maintenant. Impossible de dire de quel côté. Pourtant, Liochyk savait qu'il lui suffirait de le vouloir pour le retrouver. Il lèverait simplement la tête aussi haut qu'il le pourrait, et il le verrait. Envelopperait d'un regard tout le pays, tous les villages, les bourgs et les villes puis, tôt ou tard, tomberait sur le portail aux protubérances. À cet endroit où on les soignait de quelque chose—et ce qui n'était surtout pas leur affaire, c'était de savoir de quoi.

Derrière ce portail, on s'était déjà certainement aperçu de leur absence. Le concours avait été annulé et les éducateurs avaient découvert le trou dans le grillage de la clôture. Ils marchaient dans la forêt, criaient, échangeaient des échos comme des balles, touchaient des yeux l'écorce des arbres et l'herbe couchée, scrutaient les toiles d'araignées. Promettaient de n'attacher personne si lui et Liocia répondaient. Il n'aurait jamais dû tuer ce taon. Il aurait dû le mettre dans une petite boîte et il leur aurait indiqué précisément le chemin du retour. Cependant, il est vrai que Liochyk n'avait aucune petite boîte. Seulement un T-shirt déchiré à l'épaule, un short et des tonges. Pareil pour Liocia. Presque les mêmes vêtements. Sauf que le short de Liocia était blanc tandis que le sien était bleu. Bleus, bleus, enlève... J'enlève pas. Puis, plus rien. L'été était devenu chaud.

C'est ici que la voiture cala, puis s'immobilisa.

Tout le monde regarda le père, mais lui, semblait-il, n'était que satisfaction.

—Je ne sais pas, dit-il en réponse aux sourcils levés en forme de question de Katsia. Je t'avais prévenu, je ne comprends rien aux voitures.

—On a encore une centaine de kilomètres à faire, dit Katsia.

—Personne ne nous a vus tourner par là, dit le père en regardant droit devant lui tout en posant sa main sur le genou de Katsia. La route est absolument déserte. J'ai vérifié exprès. Aucune voiture.

—Mais nous ne... commença Katsia. Bon, *laisse tomber*.

*Laisse tomber.* C'était dit en La Langue. Liochyk et Liocia connaissaient l'expression. Ils se dévisagèrent. La voiture restait là, dégageait dans l'air une chaleur presque visible, s'inscrivait étonnamment bien dans le paysage en cachant l'étroite route forestière et quelque chose bourdonnait doucement à l'intérieur : les branches bougeaient au-dessus du toit, les pommes de pin regardaient aux fenêtres, un oiseau se posa sur le capot mais s'envola dès que les essuie-glaces tressautèrent en faisant tomber les aiguilles. Le père ouvrit les vitres. Dans la voiture encore imprégnée de l'odeur, étrangère à Liochyk, d'une matinée inquiète, se glissa d'un coup le parfum de la forêt chauffée par le soleil. Il se glissa et emplit tout l'espace. Il s'agissait bien d'une autre forêt. Complètement différente de celle qu'ils voyaient depuis des mois, avec Liocia, à travers les barbelés.

Ils sortirent de la voiture en soupirant de satisfaction. Liocia se frotta les fesses.

– Alors quoi, venez que je vous embrasse mes chéris ! dit le père, mais Liochyk et Liocia sentaient bien qu'il ne pensait pas du tout à eux. Ils ne bougèrent pas, et le père, sans finalement les embrasser, leur montra un sentier qui serpentait dans l'épaisseur de la forêt, un passage étroit sous des branches pliées très bas, comme des drapeaux baissés :

– Regardez toutes ces myrtilles. Venez vite !

Liochyk et Liocia se penchèrent avec méfiance vers la terre. Les broussailles de myrtilles les conduisaient sur un sentier, puis sur une colline, puis dans un véritable royaume de myrtilles. Des myrtilles, abrutilles, abrêts-noirs.

– Je propose le traité de Tordesillas, dit précipitamment Liochyk en fourrant dans sa bouche les premières baies de cette verte, bleue, noire, dorée et mystérieuse Inde.

– C'est d'accord, acquiesça Liocia. À l'Est de ce méridien, c'est à moi.

Ils tombèrent à genoux en ouvrant la bouche, puis rampèrent chacun dans une direction.

– Les loups ont mangé ma sœur, dit Liochyk pour la dernière fois et il ouvrit les yeux. Soudain, une horrible force verte s'abattit sur lui en le frappant à coups de pied et il tomba le visage dans

la mousse. Elle frappait à coups de talon en lui serrant la gorge par derrière avec ses doigts.

– Enlève, râla-t-il.

– C'est toi qu'ils ont mangé, mangé puis recraché, dit Liocia, respirant difficilement, mais sans pour autant lâcher prise. Tu es tout entier dans de la bave de loup. Et dans du suc gastrique. À moitié digéré, rongé, humide. Beurk.

– Humide toi-même! Tu es toujours humide! marmonna Liochyk. Elle est forte ma sœur et, quand elle te tombe dessus, le sentiment est qu'on t'enterre vivant. C'est le camp. Les vitamines. L'air pur. Regarde ce que tu m'as gribouillé ici! cria-t-il, mais la forêt prit ses paroles et les emporta quelque part, comme si Liochyk n'avait rien dit. Rends-moi ma voix, la forêt. Rends-moi ma forêt, la voix.

– Quoi? Où?

– Ici, regarde, il montra son T-shirt. Sur lui, en effet, avaient bleui les épaisses marques des doigts de Liocia, de son nez et même, de sa bouche. Comme si, pour de vrai, elle avait inscrit quelque chose sur le tissu blanc de son T-shirt troué à l'épaule. Un long récit écrit avec d'incompréhensibles et mystérieux symboles.

– Pas si incompréhensibles que ça, articula Liocia en l'examinant de près. Regarde, ici, ça donne un «b». Et là, ça ressemble à un «s» latin. Avec un caractère gothique. Alors que là, on dirait de l'alphabet glagolitique...

– Il va falloir déchiffrer, dit Liochyk. J'ai l'impression d'avoir la gerbe.

– Avoir la gerbe, éclata de rire Liocia. Dans La Langue on dit: *Ti as mal au cœur*.

– Non, pas *ti as, tu as*, dit Liochyk sans certitude. Alors moi aussi je vais écrire quelque chose sur ton T-shirt. Tu es trop propre là...

– Moi? Tu parles que je suis propre, dit Liocia. Mais écris, notre frère qui avez mal au cœur, écris.

Il écrasa alors une poignée de myrtilles entre ses doigts, pensant avec désespoir qu'il n'y en aurait pas moins sur cette colline après leur incursion, puis il les broya jusqu'à que ses

doigts deviennent noirs, s'assit devant elle et commença à écrire sur le T-shirt de Liocia, à la poitrine et au ventre.

–Tu écris sur les loups? demanda Liocia avec indifférence en s'étendant sur le dos et en fermant les yeux. J'ai le ventre qui gargouille...

–Oui, répondit Liochyk sans lever les yeux tant il était absorbé par son travail. J'ai fini.

Il lui tendit la main et ils se levèrent. Ça sentait tout près le marécage, ça sentait bon comme un repas à la cantine du camp. Quelque part, où tourbillonnaient les moustiques tissant leur nuage dans l'air, se trouvait le chemin vers la voiture. Ils passèrent à travers les moustiques en plissant les yeux comme à travers une fumée, puis ils restèrent un instant sous le rayon de soleil qui sortait directement du buisson le plus proche, se traînèrent fatigués sur le sentier et sortirent enfin sur la route en direction de la voiture.

Katsia et le père y étaient toujours. Katsia appuyait sa joue contre la vitre de la porte latérale et, main derrière le dos, cherchait le père qui, lui, ne la laissant pas le trouver, appuyait son nez contre sa nuque, inspirait en lui ses cheveux jaunes tout en lui soufflant quelque chose. Ils étaient maintenant comme un seul homme. Pas de place entre eux pour Liocia et Liochyk.

–Je ne comprends pas ce qu'il raconte, dit Liochyk.

–Moi, je comprends, répliqua Liocia. Attends, je n'en ai pas pour longtemps.

Elle se faufila jusqu'à la voiture dont les portes étaient ouvertes, grimpa à genoux du côté où il n'y avait ni père ni Katsia, puis revint rapidement vers Liochyk avec un livre en mains. *L'Atlas autoroutier de l'Europe de l'année 1939*. Un petit trésor. Liochyk regarda sa sœur avec reconnaissance.

–Tu sais quoi, Liochyk, dit Liocia. Allons ensemble à Brême.

–Allons-y, dit il. Mais il faudra trouver de la viande. Nous allons marcher pendant longtemps. Très longtemps. Tu sais combien ça fait d'ici jusqu'à Brême?

–Je vais te le dire, réfléchit Liocia. Un millier de kilomètres. Tu joueras de quel instrument quand on arrivera?

–De l'os, dit Liochyk. Tu sais qu'il y a des os, chez les gens

comme chez les animaux, avec des trous, dans lesquels on peut souffler comme dans un pipeau?

– Bien, confirma Liocia. Et moi, je vais taper sur une per...

– Taper sur un cu... dit Liochyk.

– Taper sur un ssion... dit Liocia.

Ils se prirent par la main et retournèrent à leurs myrtilles. On eut l'impression que, pendant ces quelques minutes, les baies avaient encore repoussé de plus belle. En levant les jambes très haut, pour ne pas être engloutis dans ce marécage bleu, ils partirent dans la direction opposée au nuage de moustiques, là où se terminait le monde des myrtilles. Bientôt, on ne les vit plus ni sur la colline, ni sous elle, ni sur la carte, ni sous la carte. Il ne restait plus aux deux adultes, à l'homme au visage rouge et à la femme aux cheveux jaunes, qu'à demander au nuage de moustiques où était parti un sang obtenu tout à fait légalement.

– Liot-chyk! Lio-cia-a-a!

– Leurs voix sont comme celles des éducateurs, dit Liochyk en accélérant le pas. En particulier la sienne, avec ses cheveux jaunes.

Liocia se mit alors à rire. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas ri. Et la forêt se mit à rire avec elle.